

LI Jingze

Petites Chroniques
des Printemps et Automnes

Traduit du chinois par Hervé Denès
en collaboration avec Jia Chunjuan



Éditions Picquier

PRÉFACE

Le mot chinois *chunqiu* qui apparaît dans le titre de mon livre, *Xiao Chunqiu* (« Petit Chunqiu »), est composé de deux caractères, 春 (*chun*), qui signifie le printemps, et 秋 (*qiu*), qui signifie l'automne. Le climat qui régnait dans la haute antiquité dans le bassin du fleuve Jaune était tempéré et humide. Dans les plus anciens textes chinois gravés sur os ou carapaces de tortues, on n'a pas trouvé trace à ce jour des caractères 夏 (*xia*) et 冬 (*dong*), qui signifient respectivement l'été et l'hiver; par conséquent le mot *chunqiu* (printemps-automne) traduit en fait les notions de « renouveau » et de « déclin ». Son sens originel est le temps qui s'écoule en un an, selon les cycles naturels qui se succèdent année après année.

Par la suite, les historiens chinois — qui à l'époque étaient des fonctionnaires du palais — consignèrent sommairement les grands événements au fil du temps, ces annales historiques étaient couramment appelées « printemps et automnes », et l'activité humaine, l'histoire des hommes, furent ainsi profondément inscrits dans l'ordre naturel par leur désignation.

La dynastie des Zhou qui débuta grosso modo au XI^e siècle avant notre ère marqua par bien des aspects l'établissement initial, décisif, de l'histoire de la civilisation chinoise. Cette dynastie grandiose développa en

effet une civilisation brillante qui, par l'intermédiaire de princes feudataires détenteurs de divers fiefs, étendit son pouvoir sur l'immense territoire des bassins du fleuve Jaune et de la Han. Bien sûr, il ne s'agissait pas de l'empire unifié allant des Qin aux Qing¹, familier des gens qui vinrent après. Les relations entre le roi de Zhou et les feudataires se rapprochaient peut-être plus de celles qui au Moyen-Age en Europe unissaient les rois et leurs seigneurs. Mais, grâce au réseau habilement tissé entre les clans petits et grands, le roi de Zhou était considéré comme le souverain du monde chinois. Il était la source de la légitimité politique. Un de ses autres noms était *tianzi*, Fils du Ciel, indiquant clairement qu'il détenait les pouvoirs moral et culturel suprêmes. Le duc de Zhou exerça la régence aux débuts de la dynastie — il réalisa à la perfection le rêve de Platon. Ce « roi philosophe » conçut un régime compliqué, absolument parfait, combinant « rites et musique », qui resta présent dans la mémoire des générations suivantes. Les « rites », c'étaient les cérémonies et les règles présidant aux relations entre les hommes ; la « musique », c'étaient les poèmes, la musique proprement dite et les danses correspondant à ces « rites ». Par conséquent, l'assise de cette dynastie était certes le pouvoir, mais c'était aussi la vertu, l'étiquette et les arts.

Toutefois, après l'échec humiliant subi lors de l'affrontement avec les Barbares de l'Ouest, la dynastie de Zhou abandonna lâchement le fondement de son pouvoir. En l'an 770 avant notre ère, quittant la région de l'actuelle province du Shaanxi, elle se déplaça à Luoyang dans l'actuel Henan ; ce fut le début de ce que l'histoire a appelé les Zhou de l'Est. A partir de là, le roi de Zhou commença à perdre le contrôle sur chacun des princes feudataires et l'exercice du pouvoir ne fut plus qu'une

1. Qui dura de la fin du III^e siècle avant notre ère jusqu'au début du XX^e siècle de notre ère. (Les notes sont du traducteur.)

notion symbolique. Dans l'antiquité, tout se faisait lentement ; ce processus se prolongea donc sur une longue période.

Ce que nous lisons aujourd'hui dans les annales historiques appelées *Printemps et Automnes* fut rédigé par les historiographes du royaume de Lu. Peu après le début du règne des Zhou de l'Est, à partir de l'année 722, l'histoire fut consignée année après année, jusqu'en l'an 468, soit pendant 244 ans. C'est pourquoi cette période fut appelée l'époque des Printemps et Automnes. Selon la vision traditionnelle, les Chinois ont la ferme conviction que Confucius aurait mis en ordre et corrigé les *Printemps et Automnes*. Confucius était un homme de Lu ; qu'il ait corrigé cet ouvrage ou non reste une question impossible à vérifier et impossible à infirmer. Mais nous sommes évidemment prêts à croire que ce livre d'histoire et le sage que fut Confucius sont liés, l'ouvrage est plein d'allusions sur le point de vue fondamental et les admonestations du saint homme concernant la vie des êtres humains. Dans l'antiquité, on désignait couramment le *Chunqiu* sous le nom de *Chunqiu jing*, le « Classique des Printemps et Automnes », ce qui indique que ce fut un des livres canoniques suprêmes les plus importants, les plus essentiels de la civilisation chinoise.

Ces *Printemps et Automnes* qui eurent peut-être un lien avec Confucius ont été extrêmement abrégés, ils n'utilisent que 16 000 caractères chinois pour raconter une histoire de plus de 240 ans. Les historiographes et les savants postérieurs ont assorti l'ouvrage d'ajouts et de commentaires, dont le plus célèbre est le *Chunqiu Zuoshi zhuan* (« Commentaire du *Chunqiu* par le sieur Zuo »), abrégé en *Zuozhuan*, qui selon la tradition aurait été écrit par Zuo Qiuming, du royaume de Lu. Qui était Zuo Qiuming ? A quelle date a été écrit le *Zuozhuan* ? A ce jour, il est difficile d'apporter une réponse définitive à

ces questions. L'immense historien Sima Qian¹ nous dit que Zuo Qiuming était aveugle ; difficile de ne pas penser à Homère, qui avait lui-même perdu la vue. En réalité, Zuo Qiuming peut être comparé à Homère : son récit vigoureux ne nous fournit pas seulement le compte rendu historique le plus sûr, le plus complet et le plus précis sur la période ; plus important encore, il nous brosse un tableau de l'image, du caractère et de l'esprit de la civilisation chinoise à l'époque des Printemps et Automnes.

Confucius a un point de vue absolument négatif sur cette époque ; il parle d'une « aggravation de la dégénérescence morale », il estime que tout a régressé, que les hommes ont lâché la bride à la cupidité et à la violence, que toutes les choses solides sont en train de partir en fumée, que l'ordre et les règles qui sous-tendaient la vie civilisée commune sont en train de se désagréger. Son point de vue influença profondément les Chinois des époques ultérieures, les hommes estimèrent couramment que c'était le chaos et que tout allait à l'avenant, qu'il s'agisse de l'ordre politique ou des pratiques morales.

Pourtant, à propos des Printemps et Automnes, on peut peut-être reprendre les paroles de Dickens : « c'était la meilleure des époques, c'était la pire des époques ». D'ailleurs la preuve la plus convaincante qu'il s'agit de la meilleure des époques, c'est Confucius lui-même — cette époque produisit Confucius, Lao-tseu, Mo-tseu, cent écoles rivalisèrent et les penseurs eurent des débats violents. Les Printemps et Automnes sont la source spirituelle de la Chine. Les découvertes archéologiques ont d'ailleurs montré que ce fut une époque où la civilisation atteignit un haut niveau d'effervescence. Pour la dynastie des Zhou et l'ordre ancien, ce fut peut-être un automne de décadence, mais en même temps ce fut un printemps

1. 145-86 avant notre ère.

révolutionnaire, marqué par une croissance de tous les êtres d'une vigueur exceptionnelle.

Karl Jaspers, qui a comparé la civilisation occidentale aux civilisations chinoise et indienne, considère qu'autour de l'an 500 avant notre ère, l'humanité traversa une période cruciale. L'examen de conscience et la prise de conscience qu'elle opéra sur le plan spirituel modelèrent fondamentalement les civilisations postérieures. En Chine, la période des Printemps et Automnes se situe précisément à ce moment clé ; le sens qu'elle a eu pour la Chine est le même que celui de la Grèce pour l'Occident, il a fait de la Chine ce qu'elle est, des Chinois ce qu'ils sont.

Ce livre est donc l'histoire de l'anéantissement d'un ordre ancien et de la naissance d'un monde nouveau. Il retrace la transition entre l'époque féodale et l'époque impériale. Cela ressembla à l'enfance et à la jeunesse de la civilisation chinoise, où les Chinois durent se frayer un chemin au milieu du désordre et de la confusion. Loin de ressembler aux Chinois prudents qu'ils deviendraient par la suite, ils étaient des bêtes sauvages et des géants, dotés d'une force exubérante, d'une naïveté extravagante, tout en manifestant une morale sincère et une créativité ample et passionnée. Cette époque fut pleine de violence, de rapacité et de désir sensuel, mais, simultanément, elle produisit les sages les plus remarquables et les plus purs de l'histoire de Chine, voire de l'histoire mondiale, qui nous laissèrent des valeurs morales et des mises en gardes politiques profondes et durables.

Le principal point d'appui de mon exposé est le *Zuozhuan*. Evidemment, en tant qu'auteur moderne, je suis aussi un commentateur hardi de cette œuvre. L'histoire qu'on va lire m'a souvent fait penser aux personnages des pièces de Shakespeare ; dans les situations et les actions où se trouvent mêlés les héros de cette histoire,

on peut ressentir la même force violente d'un noir dense. Leur complexité et leur profondeur intrinsèque sont comparables à ce qu'on rencontre dans *Hamlet*, *Le Roi Lear* et *Macbeth*. Dans le désert où ils sont placés, ils subissent de la même façon, seuls et sans aide, le choc entre la passion et l'intelligence, entre le bien et le mal. Leur destin dévoile un aspect immense et magnifique de la nature humaine.

C'est pourquoi je suis convaincu que le lecteur de langue française réussira à franchir l'obstacle de l'arrière-plan intellectuel et à apprécier ces histoires.

Je remercie le traducteur Hervé Denès. Je puis imaginer la difficulté qu'il a eue à traduire ce livre et lui exprime mon profond respect pour son érudition et sa patience.

LI JINGZE

LE FOIE DU ROYAUME DE WEI

I

En 696 avant notre ère, le royaume de Wei connut un bouleversement politique. Le roi s'est enfui, vive le roi!

Ce fut un grand événement international, les gros titres des journaux de tous les pays affichaient :

Que brille la justice céleste, le royaume de Wei place sur le trône un nouveau souverain!

Ayant rampé sur les cendres¹ et souillé ses enfants et petits-enfants, l'ancien roi chercha à se réfugier ailleurs.

A l'époque, les historiographes de tous les royaumes s'étaient usé les yeux à force de veiller. Surexcités comme des puces, des « migrants » durent faire des allers-retours incessants pour déménager livres et courriers, au point de se rompre le dos. Dans cette montagne de documents, ces savants recherchèrent les tenants et les aboutissants de cette affaire et sur des tablettes de bois au parfum suave éparpillées sur leurs tables, ils notèrent leurs analyses approfondies.

Le nombre de commentaires publiés sur la Toile s'élevait à plus de 108 000 et, la même année, une chanson intitulée *Deux princes dans un bateau* devint le tube d'or dans tout l'empire :

1. S'étant rendu coupable d'inceste avec sa bru.

*Deux princes sur une barque voguent dans le lointain ;
Quand je pense à eux, mon cœur s'emplit de chagrin ;
Deux princes sur une barque voguent vers leur destination.
Je m'interroge : seraient-ils frappés d'une malédiction ?*

Cette année, la chanson *Deux princes dans un bateau* devint l'air à la mode et les deux princes devinrent les vedettes les plus éblouissantes. Partout où l'on entendait cette chanson, c'était comme si l'on accueillait les deux princes. Les femmes, jeunes et vieilles, poussaient des cris aigus, versaient des larmes, tournaient de l'œil. Les hommes, en revanche, se bronzaient au soleil tout en s'épouillant, s'examinaient l'un l'autre, puis, *cric*, écrasaient un pou entre leurs dents.

Pour décrire les origines de ces événements, il faudrait l'imagination d'un auteur de livres érotiques : le duc Xuan de Wei avait commencé par tomber amoureux de la concubine de son père, à qui il fit un enfant nommé Jizi ; ensuite, il succéda à son père pour devenir le souverain en titre et, sans rien cacher, désigna la mère de Jizi comme reine. Fort bien, fort bien, en admettant qu'il ait fait preuve de courage, au bout d'un certain nombre de réincarnations, il serait devenu l'empereur Gaozong des Tang¹. Jizi devint naturellement le prince héritier. Quand il eut grandi, il fallut lui trouver une épouse. Son vieux père, homme bienveillant, lui choisit la fille du duc Xi de Qi, Xuanjiang. Or le royaume de Qi était un grand royaume, quant à Xuanjiang, c'était une femme d'une grande beauté, encore plus grande que le royaume de Qi ; on ordonna donc par décret de faire bâtir une splendide pagode avec terrasse au bord du fleuve pour l'accueillir. Les bateaux nuptiaux arrivèrent les uns derrière les autres aux sons des tambours

1. L'empereur Gaozong (628-683) des Tang épousera lui-même Wu Zetian, la concubine de son père.

et des trompettes. Xuanjiang, la grande beauté, aussitôt débarquée, monta sur la terrasse, mais une fois parvenue à la pagode, elle découvrit que l'homme qui l'attendait n'était pas Jizi, mais le père de Jizi!

Ce qui veut dire que le fils avait été relégué au rang d'un hôte de marque venu assister à la cérémonie ; quant au duc Xuan de Wei, il était le marié. Cet homme de Wei avait beau être vieux, il avait encore de l'appétit. Sans perdre de temps, il fit deux fils avec Xuanjiang.

Puis ces fils grandirent peu à peu et les choses prirent la tournure habituelle : Jizi devint un objet de haine et sa mère, épouse négligée, se pendit.

Plus tard encore, le père ordonna à son fils Jizi de partir en ambassade au pays de Qi.

Parlons maintenant du fils aîné de Xuanjiang, qui s'appelait Shouzi. Aux yeux de tout le monde, ce Shouzi était destiné à devenir le successeur du roi, à condition évidemment de commencer par se débarrasser de Jizi, fils aîné de sa belle-mère. Mais ce jeune homme, d'après ce qu'on sait, avait dix-sept ou dix-huit ans ; il alla trouver son aîné et lui dit : « Va-t'en vite, va-t'en vite, notre père a chargé quelqu'un de te tuer ! »

Jizi, loin de s'affoler, répondit : « S'il veut me tuer, qu'il me tue ; de toute façon, c'est mon père, il fait ce qu'il veut. »

Les deux frères, n'ayant plus rien à dire, se mirent à boire. Quand Jizi fut ivre, Shouzi s'empara de sa queue de yack¹ et s'enfuit... J'ai oublié de dire que c'était leur père qui avait donné à Jizi ce fanion que portaient les ambassadeurs. Mais sans télévision, sans photographie, les visages représentés par les peintres ressemblaient tous à la même personne, si bien que l'assassin embusqué au

1. Queue fixée au sommet d'une hampe, servant de fanion, d'insigne d'autorité.

bord de la route, ne connaissant pas Jizi, savait seulement que dès qu'il verrait un porteur de fanion, il devrait lui asséner un coup de sabre.

C'est ainsi que Shouzi fut tué d'un coup de sabre.

Jizi, ayant dessoûlé, se réveilla et ne vit plus Shouzi ni le fanion. Il se précipita à cheval et hurla : « Tu t'es trompé de victime ! Tue-moi, tue-moi ! » Et, bien sûr, l'assassin lui asséna aussi un coup de sabre.

Tout le monde dans le royaume de Wei savait comment étaient morts ces deux fils : ils étaient morts de honte à cause de la conduite de leur père, une honte profonde, désespérante. Curieusement, ces deux fils, sans aucune raison, avaient contracté la manie de la propreté ; ils étaient l'un et l'autre gênés à l'idée de continuer à vivre dans ce monde, quelles que fussent les raisons qu'on pût invoquer. Ils ne haïssaient absolument pas leur père, ils étaient simplement las : si ce bas monde est à toi, est à vous, parfait, nous nous en allons.

Selon les *Chroniques des Printemps et Automnes*¹, ces deux fils ont dû mourir sur la terre ferme. Sans qu'on sache trop pourquoi, les hommes s'obstinent à penser qu'ils sont morts sur l'eau. Dans cette affaire, l'eau s'est vu conférer un sens fixé par le destin : Xuanjiang était arrivée par l'eau, puis elle était montée dans la pagode du crapaud lépreux² ; les deux fils devaient périr par l'eau.

Une eau pure, une eau qui lave toutes les souillures.

Voguant dans le lointain — la barque oscillait

Voguant vers sa destination — la barque a disparu.

Les deux enfants sont devenus des poissons.

1. Période couvrant la première partie du règne de la dynastie des Zhou orientaux (722 à 481 avant notre ère).

2. En Chine, on appelle crapaud lépreux un vieux qui veut épouser une jeune fille.

II

En l'an 696 avant notre ère, lors de ce bouleversement politique, celui qui fut renversé, ce ne fut pas le duc Xuan de Wei mais le prince Shuo, le deuxième fils qu'il avait eu avec Xuanjiang, le cadet de Shouzi. L'année qui suivit la mort de Jizi et Shouzi, le duc Xuan mourut à son tour. Le prince Shuo monta donc sur le trône et devint le duc Hui. Quatre ans plus tard, Shuo, duc Hui, fut chassé de son trône et dut s'enfuir au royaume de Qi, l'ancien pays de sa mère.

A propos du rôle joué par Shuo au cours de cette tragédie, les historiens ont porté un jugement irréfutable. C'était un petit homme perfide, qui avait une lourde responsabilité dans la mort de ses deux aînés. La narration du *Zuozhuan*¹ est formelle : « Xuanjiang et le prince Shuo ont monté un coup contre Jizi », c'est-à-dire qu'ils l'ont calomnié et lui ont tendu un piège. De même, Sima Qian insiste sur la responsabilité de Xuanjiang et Shuo, mais il ajoute : « Le duc Xuan savait qu'il s'était emparé de l'épouse de son fils héritier ; dans son cœur, il le détestait et voulait donc s'en débarrasser. »

Or, tant qu'il n'en avait pas fait état verbalement, qui aurait pu savoir ce qu'il y avait dans le « cœur » du duc Xuan ? Là où Zuo Qiuming² s'est arrêté avec une grande circonspection, Sima Qian continue à avancer avec entrain. Il n'a pas de preuves, mais il possède une compréhension des aspects les plus obscurs de la nature humaine : selon lui, le duc Xuan avait épousé de force la

1. *Zuozhuan ou les Traditions de [Maître] Zuo* : commentaire du *Chunqiu*, composé aux V^e et IV^e siècles avant notre ère mais formé de textes incomplets et remaniés à la fin de l'antiquité (voir la Préface, p. 5).

2. L'auteur du *Zuozhuan*.

femme qui aurait dû appartenir à son fils, or ce dernier restait son héritier conformément à la loi. Essayons maintenant d'ouvrir ce cœur : en ce lieu étroit et ténébreux, qu'on ne peut montrer à autrui, il n'était pas le père et Jizi n'était pas le fils ; dans le cœur du duc, Jizi était déjà mort à plusieurs reprises de toutes sortes de manières...

Pour Xuanjiang, « piéger » Jizi était une décision tout à fait logique. Avant qu'elle ne vienne se marier dans le royaume de Wei, elle ne connaissait pas Jizi ni le père de Jizi ; dans un téléfilm tourné au XXI^e siècle, elle aurait pu aimer Jizi plus tard, mais apparemment Xuanjiang n'avait pas cette imagination. Elle avait devant les yeux la dure réalité : pour elle-même, pour ses enfants, Jizi devait disparaître.

C'est pourquoi, dans la tragédie des « deux princes dans un bateau », le duc Xuan et Xuanjiang portent indéniablement une responsabilité essentielle. Mais ce qui laisse perplexe, c'est que le prince Shuo ait été amené sur le banc des accusés et décrété l'instigateur. Dans les romans postérieurs comme l'*Histoire des Zhou de l'Est*¹, il devient même l'accusé principal ; l'affaire dans son ensemble aurait été présentée par lui sous un jour fallacieux, il aurait intrigué de tous côtés et l'assassin embusqué au bord de la route serait un sbire à sa solde, prêt à tout.

Mais les gens de l'époque et des périodes postérieures oublient souvent une chose. Le duc Xuan régna pendant dix-neuf ans ; bien qu'on ne puisse certifier à quelle date il épousa Xuanjiang, on peut toutefois présumer que, lorsque la tragédie se produisit, le prince Shuo n'avait pas plus de quatorze ou quinze ans. Si nous croyons à l'idée d'un complot ourdi par la mère et le fils, nous

1. Roman historique de Cai Yuanfang sur la période 770-220 avant notre ère, dont la première version aurait été écrite par Feng Menglong (1574-1645).

devons croire aussi que ce garçon de quatorze à quinze ans était déjà un comploter versé dans les arcanes de la politique du palais.

Plus important encore, dans toute l'affaire, le résultat prévu à l'avance était la mort de Jizi ; l'autre résultat fut purement accidentel — personne n'avait imaginé la mort de Shouzi. Sa mort fut entièrement un choix personnel. Par conséquent, ce jeune comploter de Shuo, lorsqu'il fomenta toute l'affaire, est-il possible qu'il n'ait pas réfléchi au fait que, même s'il réussissait à faire tuer Jizi, l'héritier du trône ne serait pas lui mais son frère aîné Shouzi ?

Dès lors, quand ce jeune homme du nom de Shuo fut monté sur le trône, tout le monde, les ministres, le peuple, les historiographes honnêtes et les lointaines générations postérieures l'ont tous observé froidement : cet usurpateur, dont les mains ruisselaient du sang sacré de ses aînés, il fallait qu'il en subisse la sanction.

Oui, certes, je considère qu'il est très probable qu'il soit innocent. Mais, comme à l'époque d'Internet au XXI^e siècle, les faits auxquels croient les foules ne sont souvent que des projections à partir de leurs positions et de leurs espoirs. Personne ne considère simplement cette histoire comme une affaire pénale, elle ne crée pas un doute entre la vérité et son contraire, il s'agit d'un jugement entre le bien et le mal.

Considéré avec notre regard du XXI^e siècle, que le duc Xuan ait épousé sa bru de force fut indéniablement un scandale sensationnel, mais à l'époque des Printemps et Automnes, les mœurs barbares étaient encore présentes ; les principes moraux n'étaient pas aussi stricts qu'aux époques postérieures. Un livre comme le *Zuozhuan*, qui suivait sans interruption les événements historiques, a vraiment permis aux gens de l'époque de garder le souvenir impérissable d'un fait, à savoir la mort de Jizi et Shouzi.

Ces deux jeunes idiots franchirent une frontière inconnue, ce qui ébranla tout le monde : une personne pouvait donc aller si loin pour atteindre la perfection qu'elle pouvait aussi se montrer faible ; ces deux fils étaient comme des innocents, des victimes, mais ils permettaient à tout le monde de mesurer combien nous sommes sales, combien nous sommes insignifiants, combien notre puissance et notre négligence sont honteuses. Ces deux enfants, tel un ciel étoilé, tel un dieu, nous permirent de prendre conscience qu'au-dessus des espoirs habituels, au-dessus du fait de s'entretuer, il doit y avoir des choses plus importantes, un ordre naturel qu'on ne peut profaner.

A partir de cette époque, le jugement fut rendu. Le duc Xuan était coupable, Xuanjiang était coupable elle aussi. Quel que soit le rôle qu'il ait joué, le prince Shuo était coupable également, il n'avait aucun moyen de se justifier et personne n'a cherché à le défendre. Sa faute ne résidait pas dans son action, mais dans le fait que le sang qui circulait dans ses veines était sale. Même si son sang était le même que celui de son frère aîné Shouzi, né du même père et de la même mère, le rachat de sa faute par Shouzi prouva justement que son sang était sale.

« Deux princes dans un bateau » n'est pas seulement une tragédie morale et politique, c'est devenu en même temps une affaire spirituelle, qui ne pourra pas se dissiper facilement au fil du temps ; elle est devenue une blessure impossible à cicatriser, affectant le destin du royaume de Wei.

III

Parlons maintenant de la situation internationale. Nous étions au début de la période des Printemps et Automnes, l'ordre impérial avait sombré dans le chaos,

les Barbares du Nord étaient en train d'attaquer le monde chinois — la Chine était loin de ressembler à l'ensemble monolithique, impénétrable qu'on connaîtra plus tard, c'était un système lâche constitué d'îlots civilisés, entre lesquels on pouvait circuler à cheval. Quand les Barbares du Nord pleins d'ardeur arrivèrent à cheval, les Etats de la Plaine centrale furent soumis à une pression considérable; le royaume de Wei qui se situait lui-même au nord du fleuve Jaune était le premier à subir leurs attaques. A l'est, le royaume de Qi qui constituait un nouveau pouvoir hégémonique était apparu au moment opportun; c'était un grand pays, doté d'un vaste territoire et d'une population nombreuse, jouxtant l'Océan à l'est et tourné vers la Plaine centrale à l'ouest, qui avait échappé aux attaques frontales des Barbares et possédait donc a priori l'avantage stratégique du terrain. Or au début de la dynastie de Zhou, le grand-duc Jiang fondateur de la dynastie de Qi était le chef des princes feudataires, qui s'était vu conférer le privilège de protéger l'ordre du système dynastique. A cette époque, chaque duc de Qi, observant le ciel et la terre, pensait qu'il était le meilleur du monde. Dans son cœur s'étalait le grand échiquier du monde.

C'est pourquoi nous devons prêter attention à Xuanjiang. Le sang de cette femme va couler dans les veines des seigneurs du royaume de Wei. Dans sa ceinture qui vole au vent étaient attachées les relations stratégiques qui liaient Qi et Wei. Après la mort du duc Xuan, le prince Shuo lui succéda, l'homme le plus content fut alors le frère aîné de Xuanjiang, le duc Xiang de Qi. Dès lors, il examina attentivement la partie d'échecs qui se jouait puis il posa brusquement une pièce. Même si, à l'époque des Printemps et Automnes, on pouvait tout se permettre, cette frénésie audacieuse frappa les gens de stupeur.

L'auteur du *Zuozhuan*, rouge de colère, écrivit la ligne suivante :

Au début de son règne, le duc Hui était encore très jeune, les gens de Qi incitèrent Zhaobo à coucher avec sa belle-mère, Xuanjiang; et comme il refusait, on l'y força.

Ce qui veut dire que ce frère aîné, le duc Xiang de Qi, incita le frère cadet de Jizi, Zhaobo, à sauter Xuanjiang, sa sœur cadette veuve depuis peu — pardonnez-moi si je ne parviens pas à trouver de mot plus élégant. Il s'agissait de pousser un fils du duc Xuan de Wei à violer sa belle-mère, qui avait d'ailleurs failli devenir sa belle-sœur.

Pourquoi cela ? Ce frère aîné compatissait-il au fait que sa sœur cadette restât veuve dans la fleur de l'âge ? Bien sûr que non ; pour le duc Xiang de Qi, il n'existait aucun tabou. A l'époque des Printemps et Automnes, ses amours coupables avec la sœur aînée de Xuanjiang furent considérées comme la plus noire des violations des règles naturelles. Mais, en même temps, il était un souverain qui avait une vision lointaine de la situation ; il réussissait à voir les grandes tendances de ce qui se mijotait en sous-main. Il savait le profond mépris et la haine qu'avait subis son pauvre neveu, tous considéraient que son sang était sale et qu'un souffle de vent suffirait à lui ôter sa couronne. Or ce que voulait le duc Xiang, c'était réaliser un sans-faute ; il désirait attacher pour toujours par la ceinture de sa jeune sœur le royaume de Wei au royaume de Qi. Si jamais Shuo duc Hui était destitué, qui les habitants de Wei choisiraient-ils comme nouveau souverain ? Soudain, ces frivoles gens de Wei perdirent tous la tête ; ils estimèrent que parmi eux était apparu un saint ou un sage... Non, les deux : Jizi et Shouzi. Mais ces deux sages n'avaient pas laissé de descendants. Du coup, qui possédait le sang le plus proche d'eux ? Il n'y avait que les deux frères cadets de Jizi nés de la même mère, Qianmou et Zhaobo. Or le comte de Zhao avait autrefois habité à Qi. Tant mieux, aux yeux du duc Xiang qui ignorait ce que sont les

grands principes, les choses pouvaient être très simples : inciter Zhaobo à violer Xuanjiang.

A l'époque des tablettes de bois et de bambou, les anciens avaient écrit de manière concise : *Comme il refusait, on l'y força*. Il ne faut surtout pas penser que l'historiographe désignait Xuanjian, il voulait parler de Zhaobo. A ce qu'on raconte, Zhaobo avait refusé de prendre sa belle-mère de force, mais *on l'y força* : ce soir-là, dans le palais de Wei, Zhaobo aurait été bloqué sur la couche de sa belle-mère par des gens dont les noms et les visages ont été expurgés des livres d'histoire. La postérité a imaginé de cent façons cette nuit de furie aux ombres vacillantes, mais leur imagination était véritablement limitée ; ils ont eu beau réfléchir, ils n'avaient pas d'autre solution que de penser que Zhaobo était soûl.

Sur ce sujet, les historiographes révèlent à nouveau inconsciemment leur point faible. Dans l'affaire des « deux princes dans un bateau », ils n'ont tenu aucun compte du fait que le prince Shuo était un garçon qui n'avait pas encore atteint l'âge adulte et ils l'ont décrit comme un criminel qui aurait mûrement calculé son coup, mais maintenant, ils se rappellent soudain que c'était encore un enfant et ne peuvent se dispenser d'écrire : *Au début de son règne, le duc Hui était encore très jeune*. Car s'ils n'écrivaient pas cette phrase, ils ne pourraient pas expliquer comment un souverain pouvait rester indifférent à l'offense faite à sa mère, et ils ne pourraient donc pas expliquer comment le prince a pu supporter pareille humiliation.

Cette nuit-là, le jeune duc Hui qui s'appelait Shuo était blotti tout seul dans sa chambre royale. Qu'il ait su ou non ce qui se passait n'a aucune importance ; il n'avait aucun moyen de protéger sa mère, ni de se protéger lui-même. Il savait que tout le monde le haïssait, que tout le monde le maudissait, il n'était qu'un prisonnier sur le trône.

Il est très possible que cette nuit-là, tous les hauts fonctionnaires du royaume de Wei aient été complices en voulant humilier leur roi. Même si le royaume de Qi exerçait une forte influence sur le royaume de Wei, sans le consentement tacite, voire l'aide des fonctionnaires de Wei, comment cet homme aurait-il pu être immobilisé sur la couche de sa mère, l'ancienne reine ? Ils ne pouvaient pas supporter que cette femme sournoise et dévergondée soit considérée comme une mère modèle par toute la population ; ils estimaient même que l'agression de Xuanjiang par Zhaobo était une vengeance et une rétribution. Lors de cette nuit baignée de vapeurs d'alcool pareilles à celles qui ne s'étaient pas dissipées depuis le roi Zhòu, le dernier souverain de Shang¹, dans le cœur des hommes brûlait une folle émotion. Alors qu'ils s'attroupaient à la porte de la chambre de la mère du roi, ils avaient du mal à distinguer si ce qui emplissait leur esprit, c'était une indignation morale ou bien le désir le plus noir.

A propos de cette nuit, les historiographes ont considéré que ce qu'il était particulièrement nécessaire de clarifier, c'était l'attitude de Zhaobo. En effet, il avait été contraint, il n'avait pas agi de son plein gré, après tout il était le frère cadet du saint Jizi, il n'aurait pas dû être et donc n'était pas un animal. Quant à Xuanjiang, personne ne se souciait de sa réaction. Quelle différence entre son acceptation et son refus ? Si elle avait refusé, qu'était-elle allée faire dix ans plus tôt ? Avait-elle alors refusé une chose aussi vicieuse ? N'était-elle pas justement une femme vicieuse ? A ce moment-là, elle n'était plus qu'une courtisane jetée dans un grand trou, attendant que les pierres lui tombent dessus. Qui aurait pu entendre sa voix ?

1. Zhòu (le Tyran), nom posthume du dernier roi des Shang, alcoolique invétéré, tortionnaire sadique, qui par sa conduite dépravée causa la ruine de la dynastie.

Elle devait alors avoir trente-sept ou trente-huit ans. Dans le poème du *Shijing* « A son époux jusqu'à son grand âge », les gens de Wei ont les yeux fixés sur Xuanjiang :

A son époux jusqu'à son grand âge,

Six parures de jade dans les cheveux.

Elégante dans ses mouvements,

Digne comme une montagne, majestueuse comme une rivière,

(...)

Est-ce une créature céleste, ou une déesse ?

Il s'agissait du regard fixe qu'on a quand on retient son souffle avec l'envie de pleurer et de s'agenouiller, mêlé au respect et au vertige causé par cette beauté à jamais inégalée, source de compassion et de pitié. « Toi qui t'es conduite comme une dévergondée, à quoi t'a servi ta beauté ? » Comment as-tu pu être une femme aussi impure ? Et comment as-tu pu être aussi belle ? En tenue d'apparat, elle se dirigea vers l'autel du temple des ancêtres impériaux et, sous les regards de la foule, elle se montra *digne comme une montagne, majestueuse comme une rivière*, grave et altière comme une montagne, longue et sinueuse comme une rivière. Face à elle, on ne pouvait pas s'empêcher de se prosterner, de s'abaisser jusqu'à la poussière. Comment a-t-elle pu être aussi belle ? Était-ce une créature ou une déesse ? Comment pouvait-elle avoir l'air de descendre du jardin d'Eden ? Comment pouvait-elle ressembler aux immortelles des légendes ?

Cette femme marchait sans prononcer une parole, elle avait été condamnée au silence.